



D É C L A R A T I O N D E F O N D A T I O N D U M O U V E M E N T M A R G E

La fondation du mouvement Marge est le fait d'une minorité qui agit, s'auto-organise, mais refuse tout centralisme, même démocratique, au nom de sa conviction profonde en la révolte individuelle comme potentialité révolutionnaire.

Mais alors, comment contribuer à la renaissance du mouvement révolutionnaire en France et à l'étranger, telle est la question que nous nous sommes posée.

Il n'est plus nécessaire de démontrer en quoi l'action révolutionnaire individuelle est impossible. Toute lutte révolutionnaire dont l'objectif est de transformer la société passe par le cadre de l'union des forces révolutionnaires, c'est-à-dire par l'extension de ce cadre. C'est la raison pour laquelle toute activité révolutionnaire présuppose une certaine forme d'organisation. Ce n'est donc pas ce principe que nous refusons, mais celui de la direction politique révolutionnaire.

La fondation du mouvement Marge est le résultat de cette analyse et sa volonté est de rassembler tous les révoltés, tous les marginaux et tous les révolutionnaires de la société dans la multiplicité des groupes Marge.

Notre conception de l'action est que les révolutionnaires ne doivent pas représenter une direction politique quelconque, mais bien constituer des groupes d'action issus de toutes les couches et catégories sociales de la société, rassemblés en raison d'un accord profond, s'employant à lutter et à contribuer au développement des luttes. A la différence des groupuscules politiques, nous ne proposons pas un projet de société. Nous pensons au contraire que personne ne peut parler pour et au nom de personne, que chacun doit être le maître de son discours et de ses désirs, que personne n'a besoin d'être « avant-gardé », car cela rappelle déjà l'enfermement — prison ou asile —, en tous les cas les miradors et les barbelés.

Le révolutionnaire ne doit pas être un dirigeant de l'action mais un porte-parole. Prendre l'initiative pour créer des situations, telle doit être sa pratique. C'est en quoi l'action des groupes Marge sera de susciter, de soutenir, de contribuer au développement des luttes ici et maintenant. Notre projet politique est de marginaliser la société, c'est-à-dire la révolutionnariser, bouleverser tous les codes sociaux ; le mouvement Marge, c'est exactement cela, une grande entreprise de décodage et de déconstruction.

C'est pourquoi notre pratique se veut principalement affirmative : affirmation du désir, désir d'une société libérée et différente. Nous ne sommes pas là pour critiquer la société capitalo-bourgeoise. Nous ne la reconnaissons pas. La critiquer, ce serait déjà la reconnaître, c'est-à-dire l'admettre et nous sommes là pour la combattre.

Une pratique de la contestation est bien plus forte, lorsqu'au lieu de chercher dans la critique négative la contestation de ce qui existe en niant, elle affirme et réalise une

autre manière de vivre, c'est cela changer la vie. Il nous faut déjà vivre autrement et ne pas attendre à l'infini « le grand soir » pour commencer. C'est en pratiquant un travail de termites que nous parviendrons à saper les fondements de cette société.

Les signes de la révolution, nous les trouvons dans les combats des groupes d'intérêts, celui des femmes, des anti-militaristes, des anciens prisonniers, des délinquants qui se politisent, des jeunes drogués, des homosexuels pour leurs droits au plaisir, des travailleurs immigrés, de tous les révoltés ou révolutionnaires qui refusent le carcan de l'idéologie, de l'organisation centraliste, du comité central, du bureau politique, de tous ceux qui se battent contre le pouvoir où qu'il soit et quelle que soit la forme qu'il revête, de tous ceux enfin qui n'acceptent pas que l'on parle en leur nom et que l'on décide pour eux.

Ces signes, ils sont pour nous avant-coureurs, nous éclairent et nous confirment dans notre lutte qui ne peut être que celle d'une radicalité.

Nous lançons donc un appel à la constitution de groupes Marge tant en France qu'à l'étranger. Cet appel intervient au moment même où la fascisation des régimes et le pouvoir de l'argent s'accroissent de jour en jour, et cela dans tous les pays capitalistes. Notre combat est peut-être celui d'une génération perdue ; aussi nous disons : marginaux, tous ensemble dans un même combat pour la révolution universelle et pour la liberté.

CE N'EST QU'UN DEBUT, CONTINUONS LE COMBAT. ICI ET MAINTENANT, PRENONS DES INITIATIVES POUR CREER DES SITUATIONS.

Mouvement MARGE.

MARGE N° 2 - Juillet-Août 1974 Prix : 2 F

Directeur de la publication :

Gérald DITMAR

Editeur : **S.A.R.L. « MARGE »**,

341, rue des Pyrénées, 75020 PARIS.

Dépôt légal : 2^e trimestre 1974.

Composition et Imprimeur :

IM.PO., 65, rue du Fg-St-Denis, 75010 Paris.

Tirage : 5 000 exemplaires.

L'exploitation de la nature est parallèle à l'exploitation de la femme

C'est aujourd'hui la mise en accusation de la société tout entière, qu'elle soit capitaliste ou dite socialiste ; car PARTOUT elle se situe — même là où elle n'est pas industrialisée — par rapport à la production industrielle, donc à un type universel de société marchande, de signe monétaire, basée sur le mépris de l'homme par l'homme et la hiérarchie des sexes. Comment s'étonner, dans ces conditions, que de l'industrialisation universelle naisse la surpollution, et de la hiérarchie des sexes, qui est le mépris de l'homme pour la femme, naisse la surpopulation ?

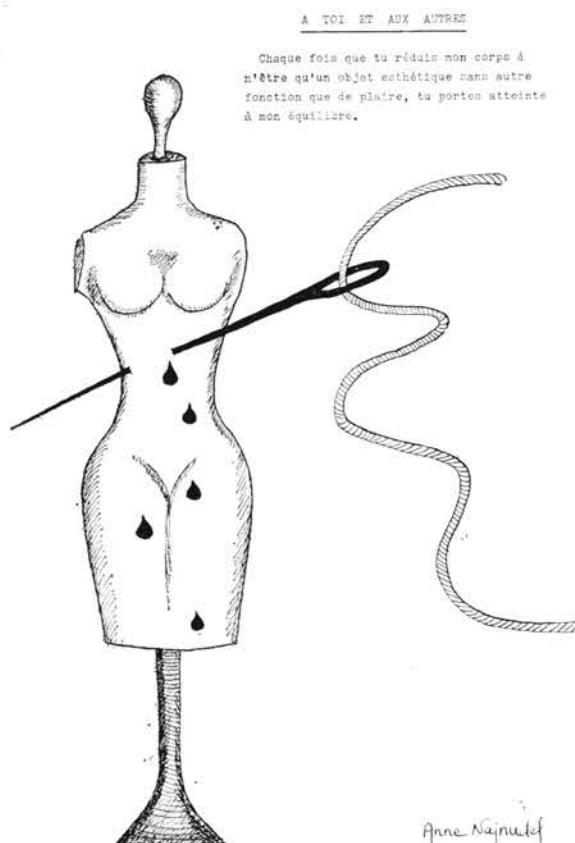
Le problème démographique a commencé avec le patriarcat ; partout où sont nées de villes, il y eut des crises démographiques, alors que la terre était encore si peu peuplée. Au moment où sur notre terre chaque ville marche à la rencontre de l'autre du pas implacable de deux sentinelles sur le chemin de ronde, la nature agonise ; là où la civilisation urbaine est encore dans l'enfance nous ne rencontrons que misère et carence parce que le schéma universel se réfère à cette seule possibilité urbaine, qui achète sa prospérité au prix de la surpollution et de la surpopulation.

L'EXPLOITATION DE LA NATURE EST PARALLELE A L'EXPLOITATION DE LA FEMME

Cette exploitation est générale, avouée, officielle ; elle est la base même de notre société industrielle et marchande. Depuis que le contrôle démographique a échappé aux femmes, à la naissance du patriarcat, la machine infernale s'est mise en route. Il n'est pas vrai que les femmes ne soient que des opprimées parmi les autres ; que comme la plupart des hommes elles soient les victimes d'un petit nombre d'hommes ; elles le sont de tous les hommes, y compris des hommes opprimés, puisque de la société mâle qu'ont bâtie, sans elles et contre elles, les fondateurs du patriarcat. Que le monde soit capitaliste ou socialiste ne changera rien au fait que la terre ne possède que 40 000 kilomètres de tour et ne peut contenir et nourrir, même en dé-multipliant ses ressources, qu'un certain nombre d'êtres humains ; et que le patriarcat tend à la population illimitée comme l'industrie à la pollution illimitée.

Cette oppression ne s'exerce pas partout de la même manière ni avec la même iniquité. Le phalocratie, le « machisme » est au patriarcat ce que le fascisme est à la bourgeoisie capitaliste. Le « machisme » est le fait des pays sous-développés comme le fascisme naît de la crise économique. Là où il porte ses fruits, la surpopulation s'accroît jusqu'à la démente ; mais il est important de souligner que, du point de vue écologique, elle entraîne moins de destruction des ressources et de pollution que dans les pays libéraux d'économie développée où elle est beaucoup plus faible ; la naissance d'un Américain, d'un Suisse, d'un Français est garantie d'une destruction et d'une pollution vingt ou vingt-cinq fois plus élevée que celle d'un Bolivien ou d'un Pakistanais. Cependant, c'est à ceux-là qu'on demande de limiter leur natalité.

Nous, femmes des pays d'économie développée, estimons que c'est à nous de prendre aujourd'hui la parole à divers titres : 1) en notre nom à nous, femmes, qui prenons notre destin personnel en main avec la libre disposition de notre corps et de notre fécondité ; 2) au nom de l'urgence démographique et écologique qui souligne l'extrême gravité d'une augmentation, même faible, de notre population américano-



occidentale ; 3) à titre d'encouragement, de solidarité et d'exemple pour nos sœurs du Tiers-Monde doublement bâillonnées par la misère matérielle due aux hommes de nos pays — nos dirigeants mâles — et par le machisme de leurs propres hommes qui les exploitent, les méprisent et les surfécondent, et d'autant plus que tout esclave en cherche toujours un autre à qui rendre ce qu'il endure.

Nous aussi, nous souhaitons que la natalité du Tiers-Monde diminue, mais non pas uniquement là, et surtout pas par une manipulation ou un autoritarisme toujours dus à un accord entre dirigeants mâles : nous souhaitons que cela résulte d'une libre détermination de nos sœurs du Tiers-Monde à qui il n'est jamais donné la parole. Nous voulons casser ce dialogue de sourds : les hommes des pays capitalistes disent au Tiers-Monde : « Limitez votre natalité et nous vous aiderons matériellement », et les hommes du Tiers-Monde répondent : « Aidez-nous matériellement d'abord, et ensuite nous limiterons nos naissances. » Jamais on n'entend la voix de celle qui est l'esclave de l'esclave et qui dirait : « Nous voulons tout à la fois : l'élévation du niveau de vie et l'arrêt d'une surfécondation qui nous écrase et qui nous tue. » Nous qui pouvons parler, prêtons-leur la voix qu'on leur bâillonne. Prouvons que le féminisme, c'est beaucoup plus que le féminisme, et en tout cas que ce n'est pas ce que d'aucunes s'imaginent : le problème de luxe d'une catégorie favorisée, la nôtre.

Françoise d'EAUBONNE.

EN BREF... A L'O.R.T.F... UNITE - MOBILISATION - ACTION

C'est à la sauvette que le gouvernement entend faire voter par le Parlement le projet de loi qui supprime l'ORTF.

On le comprend. Les Confédérations et les Partis de gauche ont annoncé publiquement leur opposition résolue et active à ce projet. La presse, dans sa grande majorité, témoigne de son inquiétude et de son hostilité.

Les Associations importantes sur le plan national ont adopté les mêmes positions. De surcroît, le personnel et les collaborateurs de l'ORTF manifestent leur intention de s'opposer par tous les moyens à toutes les menaces qui mettraient en cause l'emploi et les droits acquis.

Bref, la résistance générale est en train de s'organiser face au dangereux projet de gouvernement. Celui-ci le sait et cela explique sa précipitation. Son but est très simple. Etant donné qu'il lui sera matériellement impossible de présenter au Parlement un projet complet, englobant les conséquences essentielles qu'un tel projet aura sur le devenir de l'Office et du personnel, il est certain que le vote se fera, selon l'expression d'un député socialiste, sur un cadre vide.

Etant bien entendu que par la suite, et à l'intérieur d'un tel cadre, on introduira ce que le gouvernement voudra, et même le pire, sans qu'il soit besoin d'en référer aux députés. C'est ce qu'on appelle la voie réglementaire. Ainsi va la démocratie dans ce pays où le Parlement perd chaque année un peu plus de ses prérogatives au profit d'un gouvernement, pour ne pas dire d'un seul homme, c'est-à-dire le président de la République.

AVERTISSEMENT AU GOUVERNEMENT

Arrêt de travail limité à 48 heures dans l'immédiat en guise d'avertissement (sans coupure d'antenne).

a) Nous sommes opposés à des réformes qui suppriment l'ORTF et conduisent à la privatisation des Sociétés qui le remplacent ;

b) Si vous touchez à l'emploi et aux droits acquis, nous utiliserons tous les moyens d'action pour nous défendre.

ACTION

Le Comité Central d'Entreprise a décidé d'informer le public du mauvais coup qui se trame à l'ORTF. A cet effet un texte a été rédigé et il doit faire l'objet d'une diffusion massive tant à Paris qu'en province. Cette diffusion doit être prise en charge par le personnel.

Dans les festivals qui ont lieu actuellement et dans toutes les salles de spectacles où cela est possible, il est prévu (cela a même commencé) des prises de parole pour expliquer l'action du personnel de l'ORTF.

Une action pour toucher un certain nombre d'Associations importantes a également commencé. Sous l'égide de la Ligue des Droits de l'Homme, il est envisagé la constitution d'un « Comité de Soutien pour la défense et le maintien de l'ORTF, service public ».

Des affiches et des badges ont été prévus. Pour les réaliser et les répandre, une collaboration de masse est indispensable.

RIEN N'EST ENCORE JOUE ET TOUT RESTE SUBORDONNE AU RAPPORT DE FORCE QUE NOUS SERONS CAPABLES DE CREER ET DE DEVELOPPER.

(Extrait du communiqué diffusé par l'Intersyndicale ORTF.)

Hommage à « Marge »...

Séduite par « Marge », parce qu'enfin un canard d'expression LIBRE.

Conquise par lui... parce que ses objectifs se concrétisent !

FANNY.

Vaincre ou mourir

« Vaincre ou mourir »... j'en suis là, et vous aussi. Je ne suis pas beaucoup en marge et vous non plus ! Chaque jour qui passe nous enfonce un peu plus. Nous jouons avec notre vie, les menaces sont précises : la mort lente (pollutions diverses, travail brutalement dangereux, asservissement mental...), la mort brutale (bombe atomique, accidents de prison...), de ce choix je ne veux pas ; cette société n'engendre que la mort, il faut l'abattre vite, elle ou nous : j'ai déjà choisi. Je n'ai pas, vous non plus, voulu cette monstruosité, mais nous l'avons laissée faire. L'horloge tourne à l'envers, il n'y a plus de temps à perdre.

Pas la peine de se branler l'intellect pour l'avenir du journal, on l'imprimera sur du papier à chiottes s'il le faut, on l'écrira sur les murs, on le criera dans les rues, on le fera pêter à la gueule de l'oppression...

Je ne sais ce que sera demain, mais je sais ce que je ne veux plus, et pour ça, aucune action n'est inutile ; ce que vous pensez, faites-le... si vous n'y arrivez pas (question nombre, techniques, matériel), passez un mot dans le journal et nous le ferons avec vous.

Je ne veux pas crever sans me battre, battons-nous sans relâche, c'est notre dernière chance ; il y a du boulot pour tous les groupes « Marge » à venir... A MARGE 19, la lutte est déjà commencée...

Dépêchez-vous.

PREMIER JET

Nous sommes quelques-uns à penser que le langage (et toutes les manifestations qu'il sous-tend) est le garant du fonctionnement de « nos » sociétés marchandes, et que tout est mis en œuvre pour lui préserver ce rôle — lequel langage n'est pas un lieu où se produisent des rencontres mais uniquement un lieu où elles s'y pervertissent, non pas à cause d'une opacité ou d'ambiguïté... des mots, d'une impossibilité radicale, inhérente de « communication » (supercherie supplémentaire), mais à cause de ceux qui ont tout intérêt à réduire son sens afin de continuer à en protéger ses significations et leur trafic.

Il y a alors langage pornographique, la pornographie étant cette perversion des rencontres.

En ce sens, tous les marchands sont des pornographes. La pornographie est le sens unique d'où se manifestent les significations garantissant l'ordre marchand s'entendant avec lui-même comme cul et chemise.

Ce langage et cette perversion ne sont pas des générations spontanées, inéluctables, ils sont le fait de trafiquants : tous ceux qui de près ou de loin en sont les générateurs, gardiens, diffuseurs, actionnaires, acheteurs, etc. La maison d'édition telle quelle (entre autres) en est l'archétype le plus actif.

Nous pensons qu'il est urgent que ceux qui se sentent ainsi menacés en permanence s'insurgent contre

cet état de fait. Il n'est plus possible de différer cette insurrection, ce soulèvement contre l'état de gel. Le langage tel qu'il nous est fait et nous fait nous rétrécit de plus en plus jusqu'à prochaine disparition. Nous pensons que l'intervention peut encore se faire et faire front.

Il est urgent que les rencontres encore possibles aient lieu, et comme leur expression passe par le langage, que ceux qui se sentent comme nous morveux se mouchent.

Tous les écrivains ou dialoguistes servent les salauds, les maisons d'édition en sont les hôtels particuliers.

Pouvons-nous nous donner les moyens de nous en soustraire ?

La réponse ne peut surgir que si des contacts se font, des convergences s'affirment, des échanges naissent, des méditations exigeantes.

Nous sommes au pied du mur : nous laisserons-nous suicider ?

Ghislain RIPAUT.

OFFRES D'EMPLOI. — Recherchons :

Agitateurs, propagandistes, professionnels ou amateurs accomplissant leur révolution individuelle en permanence pour emplois non rémunérés à temps complet.

S'adresser à tous, partout, toujours.

ou encore : Librairie MARGE,

371, rue des Pyrénées, 75020 Paris.

Cette folie que je revendique ou le droit d'asile

LIEVRE François, actuellement hospitalisé à l'Hôpital Psychiatrique de MAISON-BLANCHE

Lettre à « Marge » du 26 juin 1974.

1. AVANT-PROPOS (texte en avant-propos du livre que je me propose de publier en septembre).

Il est nécessaire, dans mon esprit, de commencer ce récit de ce que représente pour moi l'ensemble de mes séjours en milieu psychiatrique par les deux constatations suivantes :

Il ne représente qu'une petite partie de mon existence pour ce qui est du temps.

Il a pris, par contre, une énorme importance dans la conduite de mon existence, par les drames que j'y ai connus, par les souffrances que j'y ai subies, et les joies qu'il m'a parfois apportées.

En partant de ces deux constatations, je ne peux construire cette autobiographie en la limitant à mes différents passages dans ce que l'administration a successivement nommé ASILES, HOPITAUX PSYCHIATRIQUES, puis plus récemment MAISONS DE SANTE ; je suis amené à remonter loin dans le passé, à une époque où rien, au premier abord, ne semblait laisser prévoir un destin si mouvant et si douloureux souvent, à l'enfant aux boucles blondes que j'étais alors.

Les interludes, ainsi ai-je décidé de nommer les intervalles, plus ou moins variables, qui ont séparé mes diverses hospitalisations, ne peuvent pas plus être passés sous silence ; ils sont indispensables à la compréhension du récit ; ils précisent les causes apparentes et quelquefois les causes réelles de mes « chutes » ; ils montrent comment il est parfois possible, pour un temps tout au moins, de sortir du ghetto psychiatrique.

Je ne ferai de concessions à personne dans cette histoire vécue, à personne ni à rien, méprisant les Dieux au profit des Hommes, les Lois et les Morales devant être le révélateur de l'Être humain et non son carcan. Seule la vérité ressentie et le fait tangible trouveront grâce à mes yeux. Cette Vérité à laquelle je fais appel sera, bien sûr, la mienne, elle sera donc différente de celle des autres, puisque je suis différent d'eux ; car, dans la réalité de l'existence, comme dans les « auberges espagnoles » de jadis, chacun ne trouve que ce qu'il apporte.

Ma vérité, bien sûr, ne peut être une vérité générale ; mais le grand philosophe Alain disait : « Toutes les idées générales sont fausses, et ceci est une idée générale » ; cette formulation ironique m'a toujours ravi, et je préfère souffrir de l'incompréhension de beaucoup devant ma vision du monde, plutôt que de me comporter comme ces « moutons de Panurge » si bêtes et si dociles qu'ils ne s'aperçoivent pas que la mort est au bout du chemin.

La mort, j'y reviendrai souvent au fil des événements, car elle est pour moi une compagne que, tout à tour, je crains et je méprise mais que je n'oublie jamais, son approche inéluctable étant la seule certitude des êtres vivants ; et la seule preuve, aussi absurde soit-elle, de la réalité de la vie.

Je dirai même que nous pouvons librement choisir à tout instant de mourir, nous ne pouvons pas éviter de naître, d'autres, nos parents, nous imposent le fardeau trop souvent, la joie parfois, de vivre. De même, le type de civilisation, le mode de vie, les croyances, que nous devons subir ou accepter nous sont imposés par le hasard.

J'ai choisi ma propre vie, mon propre mode d'expression dans la limite de ce qui était possible humainement, mais je reste pourtant profondément tributaire de mon enfance, de ma famille et de mon milieu d'origine ; ces deux déterminations sont généralement contradictoires ; cette contradiction fondamentale m'a amené à connaître les milieux psychiatriques, c'est cette expérience douloureuse que je vais vous faire partager.

Le chemin est long qui mène du jeudi 19 juin 1944 à Nancy au 19 juin 1974 à Neuilly-sur-Marne.

2. TEXTE POUR LE 18 JUIN A CHELLES (DEBAT : DEVIANCES, MARGINALITE, PRISONS)

Mesdames, mesdemoiselles, messieurs,

C'est la Folie qui vous parle.

Si je suis obligé de vous faire lire ce message axé sur le débat d'aujourd'hui, c'est que dans certains cas l'hôpital psychiatrique est un mélange grossier de prison, de lavage de cerveau, une organisation de chantage à la misère humaine très bien organisée.

On regroupe-là le maximum de marginaux de toutes tendances, à moins que l'organisation de la société ne les contraignent, de temps en temps, à s'y réfugier. Ensuite, ils ne peuvent y rester, tant les moyens de pression sont nombreux et variés ; toute révolte et toute contestation sont impossibles si l'on considère que le placement d'office est au bout du chemin. Mon médecin-chef a purement et simplement décidé hier que toutes permissions temporaires me sont supprimées jusqu'à ma sortie définitive de son service, alors qu'il sait très bien que financièrement il m'est impossible de le faire dans l'immédiat. Ce faisant, il

m'interdit de m'exprimer dans le cadre de cette salle, car, si je passe outre son interdiction, il doit me considérer comme sorti d'office et donc me mettre à la rue sans ressources, où les flics me ramasseront et me remplaceront chez lui, mais en PO cette fois, et alors gare à moi ; il peut même dans certaines conditions modifier mon placement et de lui-même me faire classer PO.

Il n'y a pas d'autre raison que celle d'essayer de me faire faire un faux pas dans une décision, il pourrait alors me faire comprendre que ses idées que je combats sont celles du plus fort et que la loi de la jungle est la loi qui régit les rapports humains dans cette société que je récusé.

Il ne peut justifier d'aucune raison médicale, ni même réglementaire, pour cette interdiction de permissions qu'il m'applique ; mais tel est son bon plaisir, telle est donc la loi qui s'applique.

Ce pouvoir de droit divin, appliqué par un médecin dont le moins qu'on puisse dire est qu'il est souvent distrait, est aberrant dans une institution où l'on ne fabrique pas des robots culinaires mais où l'on est sensé traiter des hommes.

Ce n'est de toutes façons qu'un exemple parmi tant d'autres de l'entrave à la liberté d'expression qui est une des plus constantes caractéristiques de notre société hypocrite et malfaisante.

Trop prévenu des dangers que je cours en outrepassant l'interdiction qui m'est faite, je n'assisterai cette semaine à aucun débat ; toutefois, j'écirai chaque jour un petit billet comparable à celui-ci sur le sujet du jour, j'espère qu'ils vous intéresseront.

Merci et à demain.

3. TEXTE POUR LE 19 JUIN A CHELLES (DEBAT SUR LES IMMIGRES).

Mesdames, mesdemoiselles, messieurs,

C'est à nouveau la Folie qui vous parle.

De la cage où me maintient l'intolérance et le bon vouloir d'un seul, j'interviens aujourd'hui sur le problème des immigrés et du racisme par une association d'idées et une histoire vécue, l'une étant le complément de l'autre :

D'abord, l'association d'idées : aujourd'hui, j'ai trente ans, solitaire dans un milieu très largement hostile ; or un anniversaire, généralement, c'est la joie en famille, c'est une fête ; pour moi il n'en est rien, et alors je me rappelle ma veillée de Noël 1968.

Ce jour-là, je quitte dans l'après-midi l'Hôpital dermatologique Fournier à Nancy pour rentrer par le train à Vittel où je travaille à la Société des Eaux, après un mois d'hospitalisation. Lorsque j'ai payé mon billet, il me reste 40 centimes en poche.

Dans le train, je rencontre mon frère Jean-Luc qui vient passer à Vittel les fêtes de fin d'année, chez ma sœur Sylvie. Tous deux me considèrent comme un dégénéré depuis mes séjours en psychiatrie de 1966 et 1967 et il n'est pas question que je me joigne à eux pour le réveillon.

A l'arrivée à Vittel, mon frère n'ose pas m'éviter et me paie un demi. Je m'aperçois, lorsqu'il règle, qu'il a plus de 1 000 francs actuels sur lui.

Dans la rue, surmontant ma gêne, je lui demande de me prêter 10 francs. Il louvoie, puis me dit carrément non et s'en va.

Totalement désemparé par ce refus, je vais jusqu'à un bar et je m'assieds à une table, regardant à travers la baie vitrée la fenêtre illuminée du logement de ma sœur où la soirée semble bien commencer. Ma sœur loge en effet à un jet de pierre du bar où je suis, de l'autre côté d'un petit ruisseau.

Je suis envahi par l'envie de plus en plus furieuse d'aller tout casser dans cet univers douillet où je n'ai pas ma place.

Soudain, une main sur mon épaule, c'est Belharbi, un ami algérien, qui vient d'entrer. Il s'inquiète de ma fébrilité, me reconforte par des mots simples, me paie un demi ; d'autres camarades de travail, arabes, espagnols, italiens arrivent à leur tour et quelque chose de doux, d'extraordinaire se produit ; tous ces étrangers, certains me sont même inconnus, tous ces gens que d'aucuns veulent considérer comme des parias indésirables, se réunissent, se cotisent, quoique leurs ressources soient modestes et me paient le repas, le bal, la boisson, les cigarettes, avec une gentillesse, une chaleur humaine comme en France jusqu'alors je n'en avais pas connues.

J'ai passé avec eux le plus beau Noël de ma vie alors que j'étais sur le point de me laisser aller totalement au désespoir ; que ce témoignage soit une petite part de l'immense dette que je leur dois : ils m'ont permis de continuer à croire à la valeur irremplaçable du genre humain.

Que toute forme de racisme envers quelque groupe humain que ce soit disparaisse à tout jamais sera mon souhait et ma conclusion.

LIEVRE François.

LES MOTS ET LES IDÉES

On nous attend. On nous guette au tournant.

On nous a accusés (et je nous ai reproché, moi aussi) d'être trop intellectuels. Et pourtant, la question reste encore entière pour moi : le sommes-nous vraiment ? Ne court-on pas toujours le risque d'apparaître comme tel, à partir du moment où l'on se propose de mettre à jour de nouvelles aspirations, d'employer un nouveau langage adapté à de nouveaux besoins ?

Alain Decaux faisant un exposé historique est compris de tous. Est-ce à dire qu'il n'est pas intellectuel ? Absolument pas. La réalité, c'est qu'il utilise des mots et une logique institutionnalisés. Les institutions les plus dangereuses ne sont pas toujours les plus apparentes ; la police, la justice, la constitution, etc., ça se voit, ça se vit, ça se touche : on peut les abattre. Mais l'idéologie dominante, la pensée institutionnalisée, c'est une autre histoire. On n'en a point conscience. Et c'est pourtant de cette institution camouflée que dépendent notre passé, notre présent et notre futur.

A compter du moment où je prétends me libérer de cette institution et donc à réfléchir par moi-même sans autre contrainte que mes propres limites, je me trouve appelé à employer des mots et des pensées non conformes à l'institution idéologique et, par conséquent, à courir le risque d'être inaccessible, de rester incompris et de passer pour un intellectuel.

Mais ne serait-ce pas me trahir, trahir mes amis, trahir mes idées, trahir le combat que nous menons que de me cantonner dans la formulation d'aspirations calquées sur celles que le pouvoir politique a rendues compréhensibles en les insérant dans l'idéologie propagée par la presse, la radio, la télé, la littérature, les arts, etc. ?

Le PCF, le PS, la plupart des syndicats et des partis de gauche traditionnels ont des mots d'ordre clairs dans lesquels la majorité du prolétariat est à même de se reconnaître.

Mais qu'y a-t-il d'original et de révolutionnaire dans ces revendications qui ne puissent à plus ou moins brève échéance être reprises en compte par la bourgeoisie ?

Le vote à 18 ans, la pilule, la contraception, l'avortement demain, le mieux-vivre et même, pourquoi pas, l'autogestion assurée et consentie par le grand capital, qu'y aurait-il d'incompatible là-dedans à partir du moment où le caractère hiérarchisé de notre société s'en trouverait préservé, voire renforcé ?

Le danger, ce n'est plus pour demain l'exploitation de l'homme par l'homme. Le danger à venir, c'est l'exploitation de l'homme par la machine sociale, qu'elle soit capitaliste ou dite communiste.

Il ne s'agit point de se limiter à une analyse intellectuelle s'inscrivant dans une finalité sociale devenue conventionnelle au point que tous les partis politiques de droite ou de gauche s'en réclament désormais, c'est-à-dire ce prétendu mieux-être des plus déshérités. Il convient en fait d'utiliser cette analyse pour essayer de nous redécouvrir ces aspirations millénaires de l'homme, que l'idéologie dominante nous a cachées avec la complicité tacite des partis de l'opposition.

Ces aspirations sont simples : moins travailler, moins produire (juste pour vivre), prendre le temps d'exister à sa convenance en respectant les convenances des autres, trouver du plaisir à se pencher sur soi et sur chacun. Le voilà, le programme révolutionnaire, celui qui n'est récupérable par aucun parti politique, celui qui sort du cadre étroit de l'idéologie institutionnelle, celui par lequel nous pourrions peut-être trouver demain un peu de joie de vivre.

Je viens, je le sais, d'écrire un texte potentiellement intellectuel, car il porte en lui la négation du langage et des besoins que ceux qui nous exploitent ont rendu rationnels à nos esprits. Pourtant, ce qui paraît utopique n'est pas toujours irrationnel ni intellectuel. Un idéal n'est utopique que jusqu'au moment où il ne fait pas encore partie de nos désirs.

L'utopie par essence ne fait jamais partie de l'idéologie dominante. Il importe donc que nous introduisions désormais l'utopie dans nos désirs et que nous opposions ainsi nos propres désirs aux désirs institutionnels qui nous sont inculqués et présentés comme seuls valables, défendables et rationnels.

Nous ne courons après aucun pouvoir (sauf celui que nous souhaitons avoir sur nos propres existences), nulle élection ne nous tente, c'est pourquoi nous avons décidé de rompre totalement avec le langage institutionnel en refusant de reprendre à notre compte des désirs et des revendications démagogiques et populaires, prétendument issus du prolétariat, mais imposés en réalité par ceux qui l'exploitent.

Nous n'avons pas l'intention de composer avec l'idéologie dominante dans l'espoir de nous rendre compréhensibles. Notre but est de l'écraser pour que notre vie prenne enfin la couleur de nos désirs. C'est cela ou mourir un peu plus chaque jour.

Il va sans dire, mais ça va encore mieux en le disant, que ce qui précède ne saurait en rien justifier dans mon esprit l'utilisation d'une terminologie impopulaire. Il n'est point révolutionnaire, mais tout simplement vaniteux (car c'est vain), d'employer des mots de spécialistes alors que ce n'est pas indispensable et qu'une idée passera mieux avec des mots simples, des mots de chaque jour.

A nous de ne pas confondre les mots et les idées. Serge LIVROZET.

A BAS LA CENSURE

Devant l'afflux massif de textes qui nous sont parvenus, nous prions tous leurs auteurs marginaux d'excuser la censure, qui n'a été imposée que par le manque de pages.

La prochaine fois, veuillez joindre un mandat chèque à vos textes, on augmentera la teneur quantitative et qualitative de ce beau journal. Au pire, ça sera pour le numéro suivant. On vous oublie pas.

Underground et révolution

Vu de loin, le mouvement parallèle français semble assez inconsistant par rapport à son homologue américain. Mais le phénomène prend de l'importance si l'on n'y inclut pas seulement les hippies et si l'on y ajoute tous les marginaux : étudiants et lycéens contestataires, jeunes ouvriers rebelles et militants autonomes. Même en France où l'underground a pénétré doucement, ce monde souterrain qui s'est façonné une « contre-société », s'identifie mieux à la nouvelle génération que le gauchisme proprement dit. La raison en est toute simple : les adeptes de l'underground ne se recrutent pas seulement dans le monde étudiant, mais ils se répartissent sur toute l'échelle sociale (cadres en mal de société, employés, homosexuels, vieux dégoûtés par la société du fric...).

Le monde désirable est un monde où la liberté individuelle fondera la liberté collective. Cette conviction qui s'oppose catégoriquement aux vues d'un Lénine et d'un Trotski bouleversera nombre de participants de Mai 68 et, bien sûr, dans l'avenir...

« La révolution sera totale ou ne sera pas », affirmait à l'époque « Noir et Rouge ». Autrement dit, la révolution ne saurait se contenter de modifier les structures sociales. La tâche la plus importante lui incombe de transformer la conscience. C'est sous le signe de cette révolution totale que les révolutionnaires les plus conscients placeront MAI 68. Beaucoup de gens savent aujourd'hui que ce qu'ils vivent, n'est pas la vie, mais la survie...

« Je ne suis vraiment libre que lorsque tous les êtres humains qui m'entourent, hommes et femmes, sont également libres. » « Que la liberté sans le socialisme, c'est le privilège, l'injustice, et que le socialisme sans liberté, c'est l'esclavage et la brutalité. » (Bakounine.)

PHILIPPE.

Le Discours de l'Homme

La liberté agonise. Nous n'avons plus le choix. Les structures nous étouffent, avec leurs chantres, leurs défenseurs et leurs chefs incontestés. Il est grand temps que nous respirions un peu d'air frais.

Les gens importants nous expliquent que c'est la gabegie. On nous avait même parlé de chienlit. Selon eux, c'est la faute des gauchistes. La jeunesse actuelle détruit tout. Elle ne pense qu'à détruire, mais n'a rien à proposer à la place. Les jeunes sont désœuvrés. Ils s'ennuient. C'est pour cela qu'ils saccagent tout. De plus, ils sont noyautés par des militants et des provocateurs de gauche. Nous sommes en pleine décadence. Une seule solution : un régime fort. Il faut restaurer la monarchie ou la dictature, tout au moins un gouvernement autoritaire. Les premières mesures consisteront à tondre les cheveux longs, à interdire les jeans et les lewis, puis à envoyer tous les moins de vingt ans (pardon, de dix-huit ans) construire des routes. Comme ils ne savent pas quoi faire, au moins, pour une fois, ils auront une occupation. Ils ne penseront pas à se payer du C.R.S. Nous aurons une jeunesse propre, en bleu de travail et cheveux courts. L'économie sera prospère. On pourra de nouveau rouler, vendre de la voiture, distribuer de la contravention et ramasser du cadavre à la pelle chaque week-end.

Les réformateurs sont plus nuancés. Dans leur optique, il faut améliorer le système. Tout n'est pas pour le mieux dans le meilleur des mondes. Il importe de libéraliser, engager le dialogue, participer, apporter de nouveaux textes de lois (des circulaires et des codicilles feront l'affaire), en un mot, ouvrir les portes. Le régime est trop conservateur. Le capitalisme est un mal, mais un mal nécessaire. On passe du bourgeois au petit bourgeois. On socialise. C'est le gauchisme d'avant-guerre, mais d'arrière-garde.

L'opposition officielle s'est tellement posée en interlocuteur valable qu'elle s'est intégrée doucement, mais sûrement. Les leçons du matérialisme dialectique ont été oubliées. La position antithétique a rejoint la thèse gouvernementale en une harmonieuse synthèse. Les partis de la gauche servent de bonne (ou mauvaise) conscience au pouvoir. Ils le cautionnent. De toutes façons, quand on veut renverser le bourgeois, c'est bien souvent pour le remplacer. Les opposants traditionnels sont devenus les traditionalistes de l'opposition. Leurs syndicats défendent l'éternelle augmentation de 3 %. C'est ce qui permet l'achat de la résidence secondaire.

A l'extrême-gauche, on est radicalisé. C'est la dénonciation des scandales, des injustices et de

l'échec total du fascisme pseudo-démocratique. Les réformateurs sont des réformistes. La gauche pactise avec le gouvernement. Ce sont les communistes qui ont fait échouer mai 68, dernier avatar du fantasme du péril rouge. Il faut préparer la révolution. Alors, on écrit avec violence. On polémique. Le discours est marxiste, voire freudo-marxiste, trotskyste, léniniste, anti-stalinien tout de même, maoïste... On ne parle plus de l'homme, mais des structures. On se barde d'acier, on porte le casque et la matraque. On enrôle, on organise, on internationalise. Le bonheur est obligatoire. D'ailleurs, qu'est-ce que le bonheur ? Cela n'existe pas. C'est un concept bourgeois.

Eh ! bien, nous en avons assez de la droite, de la gauche et de tout le système. Si nous sommes contre, ce n'est pas à la place de l'interlocuteur valable. Nous ne crions pas notre révolte en marchant au pas cadencé. Nous ne faisons pas la révolution en rangs. Nous en avons terminé avec l'école et les écoles. Quoi de plus ridicule que ces moutons de Panurge qui ont oublié d'être des hommes ? Les moyens conventionnels de l'opposition s'inscrivent dans les structures de la culture occidentale. Ils puisent leurs sources en Europe et, depuis peu, en Asie, mais ils passent par le moule du métal et du béton. La foule ne renverse pas les monolithes capitalistes. Elle défile entre ses monuments et ses banques. Parfois avenue Lénine.

Les discours se sont officialisés. Ils ont été appris à l'école. Les professeurs font la loi. Les études s'effectuent le « bic » à la main. On ne lit pas entre les lignes. On n'écrit pas dans la marge, mais dans le plein de la page.

Notre anti-discours, c'est celui qui, aujourd'hui, s'inscrit dans la marge. Le délinquant se politise. Il refuse d'entrer dans le système. Le fou conscient de sa folie refuse celle des autres, car les autres interdisent la folie. Mais lui ne l'interdit pas. Nous disons non au Comité Central, au Bureau Politique, au Chef tout-puissant, qu'il soit roi du ciel ou de la terre, à la sacro-sainte hiérarchie, à l'asservissement de l'homme par l'homme, à l'exploitation du pauvre par le riche, à l'enrôlement dans les brigades du pouvoir comme dans celles de l'opposition.

Il est évident que le système est inadapté, décadent et condamné. Mais nous ne voulons pas le remplacer par son semblable. Nous n'accepterons pas plus la dictature du peuple que celle des aristocrates et des bourgeois. Il n'est pas de dictature acceptable.

Cela ne peut encore s'inscrire que dans la marge. Le terrorisme triomphe à gauche aussi bien qu'à droite. Si l'on ne marche pas dans les rails ou suivant la ligne, on est un dégénéré ou un provocateur. Alors, proclamons notre marginalité, si elle nous permet de défendre notre liberté. Le marginal n'est plus une épave. C'est l'homme d'avant la répression, mais aussi celui de demain. Il n'écoute pas le délégué syndical, ni le président, ni le chef de bureau, ni le représentant de l'ordre, ni le leader politique, ni monsieur le directeur. On ne parle pas du désir dans le cahier de l'écopier.

Tous ceux qui se trouvent rejetés dans la marginalité commencent à prendre conscience de la scandaleuse récupération de l'homme par la soi-disant société. En fait, par une monarchie ou une oligarchie qui tait honteusement son nom. Mais toutes les civilisations ont été décadentes. Elles ont fini par sombrer dans le chaos et sont tombées en ruines. Que reste-t-il de la Chine antique, des Phéniciens, de l'Egypte pharaonique et des Romains ? Des vestiges, rien de plus. Surtout pas une civilisation.

Il faut de nos jours, être marginal pour annoncer la fin d'une ère apparemment prospère. Mais viendra le temps où ce sera écrit en lettres majuscules et minuscules dans les pages de l'Histoire. Sans doute auront, auparavant, déferlé sur la planète les hordes de marginaux que l'on prenait pour les rats du navire. Mais on s'apercevra que les hommes n'étaient pas ceux que l'on croyait. Le béton craquera sous la poussée des arbres de la jungle. Il nous reste un seul espoir : c'est que, sous le soleil, au bord de la mer, au coin du feu et sur la terre, il ne soit alors pas trop tard pour l'homme.

Jacques Lesage de La Haye.



RÉFLEXION SUR UNE PRATIQUE RÉVOLUTIONNAIRE

Tout groupe qui cherche à réfléchir sur sa pratique révolutionnaire actuellement est amené à redéfinir des mots tels que : révolution, militantisme, etc. du fait de leur emploi pléthorique.

Nous essayons de nous situer par rapport à deux tendances qui nous semblent les plus manifestes :

— Les nostalgiques du grand soir, qui attendent d'un retournement complet de la machine sociale au cours d'une sorte de feu d'artifice, l'instauration d'une société idéale. Cette conception mythique du processus historique avançant par bonds, comportant des moments pleins et des moments creux de la lutte, c'est cette théâtralisation de l'histoire qui bute sur des impasses en pratique et aboutit à des fixations régressives sur des moments tels que 36, la Libération, Mai 68 dont on fait des psychodrames collectifs, gommant ainsi toute la dynamique sociale et contribuant à leur récupération par le capital.

— Les bureaucrates réformistes, professionnels de la vie politique, qui prétendent organiser les masses pour les discipliner mais ne leur font que des marches répétitives selon un rite qui bloque toute initiative (petite grève, petite fête annuelle, petite élection) permettant aux « porte-paroles » de la classe ouvrière de réitérer une rhétorique attardée et réduisant ainsi les masses à l'état de singes inhibés sans une pratique et un discours autonomes.

Ces deux attitudes aboutissent à des effets identiques et sont vouées à l'immobilisme. Le capitalisme n'est pas remis fondamentalement en cause par ces remous et ces ronrons qui les cautionnent en anesthésiant les potentialités révolutionnaires.

En face de ces comportements qui font le jeu de la bourgeoisie, nous considérons qu'il faut détruire les mythes et les médiations et plonger ici et maintenant dans le combat livré à l'idéologie en place. Pour cela, il n'est pas de lieux ni de moment privilégiés ; la lutte des classes s'est infiltrée dans tout le tissu social et soumet chacun de nous à une pollution idéologique, à l'assujettissement paralysant aux modèles régulateurs de l'institution bourgeoise. Militer, ce sera repérer, détecter, débusquer les différents modes d'aliénation dans les structures qui les organisent, les moyens que l'institution bourgeoise emploie, les représentations intériorisées qu'elle impose. Cette analyse des conditionnements doit déboucher sur une pratique individuelle et collective qui, radicalement et à chaque instant, par sa dynamique subversive, rende impossible toute régression et toute récupération. Pour nous, la lutte révolutionnaire ne peut plus être enfermée dans la problématique du besoin ni n'implique un esprit de sacrifice mais trouve sa force libératrice dans la levée de toute censure castratrice qui bloque l'émergence du désir révolutionnaire, ce dernier parcourant tout le champ social et impulsant partout des mouvements de vie. La répression est avant tout répression du désir qui prend des formes multiples : répression de la sexualité (répression sexuelle, censure du corps), répression de l'affectivité (déviation et annulation

de toute forme de tendresse), répression des langages (discours aliéné ou interdits). Cette répression se joue à chaque instant et à tous les niveaux ; les machines sociales capitalistes et socialistes bureaucratisées utilisent des institutions qui produisent des modèles personnifiés (le père, le proviseur, le général, le pape, le patron, le psychiatre, l'artiste, la vedette) auxquels l'individu s'identifie et qui ne sont, en fait, que des relais répressifs.

Cette intériorisation de la censure renforce la répression extérieure puisque chacun de nous devient son propre flic et celui des autres. Ces institutions multiples correspondent à une prise en charge d'un individu parcellisé, atomisé, classé selon :

— L'âge : famille, école, armée, profession, hospice de vieillards... ;

— Une division du travail : spécialisation à outrance, pyramide hiérarchique... ;

— Une séparation du loisir et du travail aliéné : organisation des loisirs...

Ces institutions ont pour fonction de noyer le désir là où il risque d'émerger en dehors des codes et des stéréotypes ; l'individu est cloisonné dans l'institution, fragilisé vis-à-vis du monde extérieur, ne se reconnaissant que dans les jeux du triangle familial (œdipianisation : possession, autorité, fidélité), et dans les jeux de l'institution scolaire et du métier (respect de la hiérarchie, valorisation de la compétition). En échange, il fait l'apprentissage de toutes les valeurs archaïques et rétrogrades telles que la notion du bien, la modestie, la pudeur, la valorisation du travail, la valorisation de la culture. Tout cela renforce la validation de la notion centrale du système capitaliste qui est la propriété privée avec son versant idéologique : culte du moi, individualisme. Tout fonctionne en s'enchaînant pour convaincre l'individu qu'il est bien là où il est : tout le monde il est beau... (même l'O.S. peut trouver quelqu'un à matraquer : sa femme, ses gosses, l'arabe). Ainsi, le contact avec la réalité du monde extérieur est toujours le résultat des tensions, de heurts et d'angoisse, tout devient sujet d'inquiétude, de panique ; et l'individu ne peut plus que se raccrocher à toutes les formes institutionnelles du fait de leur côté sécurisant et il entretient avec les autres des rapports sado-masochistes et de culpabilisation constante. Ainsi s'opère la coupure du désir et son intériorisation dans les zones de récupération de l'idéologie dominante ; là où il croit saisir son « moi », il est toujours producteur de fantasmes, de fausses fenêtres et de bonne conscience. L'écrasement du désir réel condamne l'individu à se tourner vers des besoins compensatoires qu'alimente sans cesse la surconsommation d'objets matériels et culturels ; une perception réifiante de l'individu permet sa manipulation en tant qu'objet consommable ; toute la machine sociale est devenue un immense souk où chacun se prostitue, dans l'intériorisation de ce qui fait de lui et des autres des pièces compétitives sur le supermarché de la consommation des mythes.

MONCEF.

DECLARATION DU COMITE DE SOUTIEN A SERGE LIVROZET

C'est au cours de la réunion des groupes MARGE parisiens et en présence de membres du GIA et du CAP que ce comité de soutien a été créé et a rédigé pour la presse la déclaration suivante :

Le 12 juillet 1974 à l'audience du tribunal correctionnel de Colmar, à la suite de la condamnation de Maurice Hanne-ton à un an d'emprisonnement, Serge Liv-rozet fut condamné à deux mois de prison pour s'être écrié : « Pourriture de justice française ! »

Cette interjection faisant suite à une longue audience où plusieurs jugements écoeurants furent rendus.

En plus de l'affaire HANNETON, nous avons notamment constaté :

— Deux condamnations à huit mois de prison pour une prétendue évasion d'hôpital ;

— Un an de prison pour vol de 200 F.

Les autres jugements condamnèrent exclusivement des ouvriers ou des fils d'ouvriers à des peines variant entre six et vingt-quatre mois de prison pour des vols dérisoires.

En conséquence, nous affirmons que Serge Livrozet a eu entièrement raison de crier : « Pourriture de justice française. » Nous l'approuvons et nous le crions avec lui pour cette audience du 12 juillet 1974.

Et nous réclamons pour Serge Livrozet la relaxe pure et simple.

Le Comité de soutien à
Serge LIVROZET,
15, rue des Trois-Frères, 75018 PARIS.

POUR LA PLURALITÉ

On s'est dit qu'il fallait mieux se mettre à plusieurs pour essayer de lutter contre la connerie, parce que voilà encore bien une lutte de libération. La connerie, c'est encore le pouvoir, et un pouvoir d'autant plus dangereux qu'il n'entend rien, ne comprend rien, ne veut rien entendre et ne veut rien comprendre. Parce que qu'est-ce que ça veut dire, au juste, d'étiqueter les autres en disant celui-ci c'est un intellectuel, celui-là c'en est pas un ? Sinon que de pratiquer le même jeu que les bourgeois, à savoir réintroduire la division entre travail manuel et intellectuel. C'est de nouveau juger, condamner les uns ou les autres et pratiquer encore l'enfermement. Alors, ça commence vraiment à faire chier, tous ces mectons qui n'entravent rien du tout et qui jugent et condamnent les autres au nom de leur ignorance et qui deviennent la seule instance référentielle possible, autrement dit une nouvelle forme de savoir.

Voilà bien l'essence de la critique !

Ah, la belle souveraineté impériale !

Alors nous, on dit : terminé tout ce cinéma ; et on peut se permettre de le gueuler d'autant plus facilement que de la rue, on en vient, que ce n'est pas une raison pour donner la leçon mais que ce n'est en tous les cas pas une raison non plus pour en recevoir. Personne n'a à donner de leçons !

Il y a quelques années maintenant, on pouvait lire sur certains murs de Paris : « Libérez l'expression », ça veut dire que chacun doit avoir le droit à la parole, c'est clair, non ? Mais ça veut aussi dire que chacun a le droit de s'exprimer comme il le désire et qu'on n'a pas à aller baver après sur ce qui a été dit en disant : c'est intellectuel ou c'est pas intellectuel. Personne n'a le droit de condamner la parole de l'autre car au nom de qui ou de quoi le ferait-on, au nom de quels critères, de quelles rationalisations et de quelles totalisations encore.

Qui sont-ils, ceux-là qui n'ont rien compris et qui veulent de nouveau interdire, censurer, condamner une forme de langage ? Comprendons-nous bien, ou plutôt expliquons-nous bien : il ne s'agit pas de faire l'apologie d'un langage, il s'agit de dire qu'on n'a pas le droit de condamner quelqu'un parce que son langage n'est pas celui du plus grand nombre.

Il est tout de même curieux de voir comment aux Etats-Unis et dans tous les pays capitalistes il y a toujours eu une chasse faite à l'intellectuel et à son langage. Il est bien connu que l'intellectuel n'est bon qu'à parler et à tenir des discours et qu'il ne produit rien d'autre que sa propre parole, c'est-à-dire que pour un bon capitaliste il est improductif, il est le parasite, celui qu'il faut chasser parce qu'il peut être dangereux. Il faut donc le rejeter à la périphérie de la société, c'est ainsi que l'intellectuel devient marginal au système. Ce n'est bien entendu pas le cas de tous les intellectuels mais nous ne parlons que de ceux qui se trouvent dans le camp de la révolution avec leur langage. Mais si la bourgeoisie mercantile a toujours rejeté l'intellectuel, il en va de même de la réaction de certaines couches populaires qui réagissent aussi violemment au langage intellectuel ; non pas parce qu'ils ne le comprennent pas, car lorsqu'on ne comprend pas quelque chose, on essaie et l'on finit toujours par comprendre, mais bien parce qu'ils ne le veulent pas.

Les deux attitudes de rejet sont identiques et sont toutes deux contraires à la libération du désir et de la parole de chacun. La droite à la différence, c'est bien de cela qu'il est question. Que chacun s'exprime comme il le veut et le peut, il ne faut pas tomber dans les pièges du refus de l'un au nom de l'autre. La pluralité passe d'abord par l'écoute de l'autre, l'écouter c'est le rencontrer, le respecter, l'admettre et le reconnaître. La pluralité d'expressions, d'idées et d'existences n'est qu'une richesse et non pas une dégénérescence, un déviationnisme, etc.

La liberté, ça n'est pas autre chose.

Laurent MARTI, Gérald DITMAR,
Daniel LADOVITCH, Frédéric NATHAN,
Serge LIVROZET,
Jacques LESAGE DE LA HAYE.

MAIS, OU EST MARGE ?

Les idéologues obsessionnels, les classificateurs compulsifs demandent : « Mais, où est MARGE ?... Où est MARGE sur l'échiquier politique ? »

MARGE, c'est-y à l'extrême-droite ?

MARGE, c'est-y à l'extrême-gauche ?

MARGE, c'est-y à l'extrême-gauche de l'extrême-gauche ?

Ces questions, les stigmates de l'extrême vieillesse d'une mentalité agonisante, appellent dans un rôle ultime la grande réponse du silence de la mort.

Enfin, sensible aux extrêmes qui la touche, MARGE répond à l'extrême rigueur : « MARGE, c'est à l'EXTREME-ONCTION ».

C'est l'extrême-onction appliquée à l'article de la mort de ces notions passées, dépassées, très passées, trépassées, très trépassées... AMEN.

CMPP (Comité Marge Pompes Funèbres).

CHER PERE NOEL

Je suis une petite fille extrêmement désagréable. Je n'apprends jamais mes leçons. Je copie sur mes voisines. Je les pince pendant qu'elles lisent. Je leur vole leurs images. J'écris sur les murs. J'écrase les craies dans la cour. Je m'ennuie tellement dans cette école que j'aimerais qu'elle brûle. Je voudrais que les murs s'écroulent, que les vitres explosent. Je voudrais arracher les grilles pour en faire des jouets. J'en ai assez de me faire des nattes parce que la directrice dit que les cheveux longs vous gênent pour écrire. J'en ai assez de faire le tour de la cour en courant, je veux me rouler dans l'herbe avec mes copains qui sont de l'autre côté de la grille. Je veux dessiner à l'encre et ne pas gommer mes taches. Je veux chanter dans les couloirs. Je ne veux plus m'arrêter de jouer quand la cloche sonne. Je veux répondre à la maîtresse quand elle ment.

Apporte-moi une boîte d'allumettes. Au tabac, ils disent que je suis trop petite pour fumer.

Et quand tout sera brûlé, on apportera nos jouets et nos livres et on fera un immense dessin tous ensemble et on demandera aux garçons de nous apprendre à jouer aux osselets.

Je crois que tu peux mettre les osselets dans la boîte d'allumettes.

ANNE.

LE DESIR DE VIVRE

Je viens de lire le n° 1 de « Marge ». Est-ce un déclin ? Je ne sais pas, mais je veux répondre et j'ai retenu des mots, des phrases qui me donnent envie de retrouver la marginalité. Marginale, je pense l'avoir été très jeune. La famille, ma bête noire, pourquoi ? Que m'a-t-elle apporté ? Rien, si ce n'est l'incompréhension. D'où ma révolte. Je me suis toujours demandé à quoi elle servait et pourquoi, vu sa rigidité, j'en avais si peur. Que faire ?

Dès que j'ai pu, je me suis sauvée, croyant trouver des gens comme moi. Des illusions, j'en ai eu des masses. J'étais toujours dans l'erreur et totalement seule. La naïveté ne se pardonne pas, quand on veut marcher en dehors des rails. Je me suis battue contre les moulins à vent pendant des années. Je continue certainement sans m'en rendre compte maintenant encore. Pourquoi ? Parce que le système social en général m'a refusé (depuis 12 ans, par exemple, je me bats avec les Allocations familiales) et il a failli gagner. J'étais prise au piège de l'habitude et de l'abrutissement.

J'ai rencontré un marginal. Cela a été tellement extraordinaire pour moi que j'ai voulu m'identifier, au lieu de m'associer. Les autres, finalement, m'avaient eue à mon insu. J'ai continué à me battre contre moi-même, tout en croyant le contraire. J'étais déjà trop conditionnée. Cela, je ne le veux plus. Je veux vivre au grand jour, au lieu de me cacher.

Bien que tout me dégoûte, et peut-être parce que « Marge » me donne tout bêtement un espoir, j'ai envie de trouver mon identité. Je ne me sens plus seule et, pour la première fois, je n'ai pas envie de me renier. Je veux commencer à m'accepter, ainsi que mon fils. J'ai envie de vivre... MINOUCHE.

J'ECRIS DANS MARGE, ET POURQUOI J'ECRIRAI PAS DANS MARGE ?

Je ne revendiquerai pas trop pour moi l'appellation de marginal. Je suis installé dans une profession sérieuse, à peu près aussi confortablement que dans une boîte à clou, mais j'y suis. Il faut bien que je gagne mon pain... C'est pas vous qu'allez m'nourrir !... Et puis j'ai ma dignité !... Tiens, ça m'gratte du côté de l'estomac ?... Z'avez bien cinq minutes ?... Le temps de me faire un casse croûte ...

Où en étais-je ?... A la pensée. On ne pense bien que le ventre plein. Alors, avec mon saucisson sec, beurre, cornichons et petits oignons, va vous falloir suivre mes cogitations... Le temps de boire un coup... On y est...

Participer à « Marge » sans être un marginal, c'est apparemment une apparence qui n'est apparente que par son apparence... Vous m'suivez ?... Pas moi. Je crains qu'il me faille m'expliquer plus sérieusement et dévoiler une partie de mes pensées. (Une partie seulement ; si vous désirez connaître les autres, vous avez les possibilités suivantes : m'écrire au journal qui fera suivre, me donner un rendez-vous — en précisant le lieu, la date et l'heure — que vous inscrirez en haut et à droite de la porte des chiottes de chez « Castel ».)

« Marge » est une tribune, et c'est en cela que ce journal m'intéresse. Il n'est lié ni soumis par aucune contrainte idéologique ou dogmatique. Il est un support à la parole faite acte et peut-être deviendra-t-il ce lieu privilégié de rencontre où toutes les tendances plus ou moins marginales pourront s'exprimer.

Nota : Fachos, SAC, CDR, qu'ils soient pédés, truands, ou marchands d'illusions, sont exclus d'avance. Merci pour leur compréhension.

Aussi, si j'ai accepté de participer à l'élaboration de « Marge », et d'y écrire parfois, c'est avec la conviction que certaines de mes analyses personnelles s'affermiront ou s'éteindront dans le débat permanent qui va s'établir ici.

Michel SOURCO.

Lettres en MARGE

SALUT, YOUPI

MARGE c'est une étincelle dans la nuit profonde, que cette étincelle devienne brasier. Je vous aime. A bientôt.

A tous ceux qui veulent entendre et sortir de leur vie mort-née,

Ni en avant ni en arrière,
SUR LE COTE EN MARGE :

Sors du droit chemin,
Prends les talus de la société,

Ne reste pas le cul sur la lisière,
Rentre dans le bois

Avec les loups,

Sors du troupeau,

Ne te laisse plus caresser, flatter, bousculer, tabasser ;
Tue le panurge qui sommeille en toi, hurle, mords, fonce.

Quitte le chemin macadamisé de morbide

Où tu égrènes ta vie mort-née,

Tu n'y es rien, tu y es tout ce qui n'est pas toi.

Par contre sur les talus de la société

Tu seras seul, tu seras toi ;

Car chaque être est unité

Et chaque unité est et doit être autonome.

Si tu te sens proche de telles ou tels,

Prête-leur ta main.

Mais si les affinités rassemblent,

Elies peuvent être aussi liens ou chaînes ;

Alors ! Romps les amarres, prends du large.

Mets du vent dans tes voiles,

Embarque-toi sur les flots tumultueux de tes désirs.

De ta révolte, de ton amour

En te roulant dans la mauvaise herbe,

En gueulant aux fleurs qu'elles sont tes sœurs.

Mais sur les talus il y a encore des intrus,

Des chiens qui n'ont pas viré leur cuti,

Des chiens qui ont bien digéré leur vaccin pasteurisé ;

Alors, quand sur les talus tu vois un intrus, un faux,

un pseudo, un couple,

Mords, ignore, mais ne reste pas passif ;

Alors, gueule, fonce, éclate de toute ta révolte ;

Et ne cherche pas à comprendre, tu es incompris,

Ta révolte est individuelle donc ésotérique.

PIERROT.

Cher ami,

Une copine a eu la très heureuse idée de m'apporter, l'autre jour, le premier numéro de « Marge ».

Je dois t'avouer que cela m'a fait un bien énorme, car en ce moment, j'en ai vraiment ras-le-bol et j'ai un moral des plus défallants.

Pourquoi ? Tout simplement parce que ma profession me dégoûte. J'adore plaider, j'ai d'excellents rapports avec mes « clients ». Je ne fais que du Pénal, mais le milieu des « baveux aux manches bouffantes » me répugne. C'est l'empire du fric. C'est écœurant. C'est la triomphe du mensonge et de la perversion. Beau métier, vraiment !

Mais heureusement il existe des gens comme vous, et cela me soulage. Et puis, il y a « Marge », qui m'a vraiment remis du baume dans le cœur. Et cela à tel point que j'envisage, si la proposition t'intéresse, de vous faire un article très complet (en droit plus en fait) signé de ma main (d'avocaillon que je suis) sur certains tribunaux devant lesquels je plaide très souvent.

Le titre de cet article serait le suivant : « LA VIE EST UNE CERISE. LA MORT EST UN NOYAU. L'AMOUR EST UN CERISIER. » Le titre te surprendra peut-être un peu ; mais il faut ce qu'il faut pour se foutre du monde sans trop en avoir l'air.

Alors j'attends ta réponse le plus tôt possible, pour me mettre assez vite au travail si cela est nécessaire.

Je te propose cet article surtout parce qu'en tant que « femme », je ne risque rien devant ces messieurs, alors que mes amis avocats stagiaires doivent faire leur service prochainement. Ils sont donc condamnés au silence. De toute façon, c'est un sujet qui me passionne. Et je me spécialise dans cette branche pour fort longtemps.

J'espère donc pouvoir ainsi aider un peu « Marge » en informant les futurs prévenus sur les moyens qui, en droit, leur permettent de lutter contre la répression de la Justice et en donnant un témoignage vivant sur la façon dont ces messieurs acceptent qu'une personne du sexe féminin vienne leur parler « d'homme à homme » avec impertinence et se mêler de choses qui, à leur avis, ne les regardent pas (les femmes aux fournaux ! C'est bien connu).

Tu sais, j'ai vraiment choisi mon « camp » à présent : c'est celui des révoltés, des marginaux et pas un autre.

A très bientôt.

Une avocate MARGE.

PERMANENCE « MARGE » :

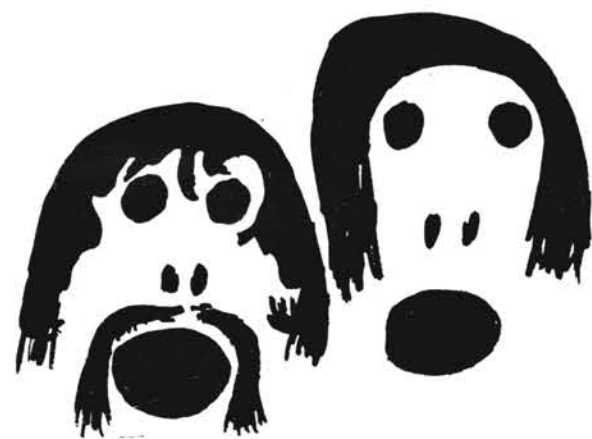
TOUS LES APRES-MIDI

de 13 h 30 à 19 h 30

371, rue des Pyrénées

75020 PARIS

Abonnement : 10 numéros 20 F



LE COUPLE : DU PYJAMA AU LINCEUL

Les premiers fantasmes désirs-espoirs, les premiers regards jetés par les adultes sur leur divin enfant à peine pondu sont dirigés sur son entrecuisse, c'est-à-dire sur son appartenance de classe sexuelle. Une certaine différenciation anatomique le fait déjà maître ou esclave pour toute sa vie. Il pourrait au cours de celle-ci renier les intérêts et les espoirs de sa classe sociale, mais sûrement pas renier son corps (et pour cause) et le pouvoir ou non-pouvoir qui s'y rattache dans le contexte présent de la société patriarcale capitaliste ou socialiste d'ailleurs. Pour qu'il perpétue sa classe sexuelle, il va être éduqué dans la tradition. Le conditionnement s'installe, déterminant, et s'exprime tout-puissant de la couleur de ses premières layettes à la violence de ses premiers jeux. L'éducation directive, puis les diverses institutions oppressives lui font prendre de gré ou de force la forme du moule « bon citoyen ». Ce conditionnement va prendre toute son expression au sein du couple.

Nous ne ferons pas de distinction, car il n'y en a pas, entre le couple marié légitimement, le couple légitimement pas marié et l'union dite « libre ». Le couple, c'est le noyau de base de la famille, elle-même cellule de base de la société ; la nécrologie du couple précède la nécrologie de la famille (voir le n° 1 de MARGE).

Comme la famille, le couple est la poutre maîtresse sur laquelle repose l'oppression. Le jeune couple, à peine la lune de miel éclipse, est réduit au duo morbide. La dame est reléguée à n'être qu'un objet de consommation sexuelle, une bonne, une productrice de travail et d'enfants, une éducatrice, une « mère ». Le monsieur se complait déjà dans son rôle de maître possesseur et oppresseur, patriarche pantoufflard.

Ainsi soit-il du banc public au caveau conjugal.

En fait, la hiérarchie et les rapports de pouvoir étaient déjà créés et installés avant même que les partenaires ne se connaissent ; en se rencontrant, ils n'ont fait que pérenniser la société patriarcale. Les notions de pouvoir et de dépendance ne peuvent que ressortir dans le couple même animé des meilleures intentions. Les valeurs amour-amitié créées à tue-tête ne sont que des parodies affectives, des anesthésiques ; le véritable rapprochement passe par la complicité et une certaine solidarité spontanée.

Dans nos sociétés, la communication est fondamentalement faussée à tous niveaux ; ces difficultés générales de communication reprises dans les rapports privilégiés des deux partenaires sont potentialisées et parviennent à un degré d'acuité telle que le couple n'est pas viable : un seul couple existe dans ces conditions, c'est le couple maître-esclave, ainsi, le couple : c'est deux merdes.

Ce discours peut apparaître outrancier à ceux qui espèrent encore trouver quelques îlots de pureté dans le quotidien intime ; à ceux-là nous répondons que ce discours ne peut être que radical et incisif car une arme émoussée ne fait qu'attirer les coups sans pouvoir les rendre et annonce la défaite.

Par ce texte, nous contribuons à la lutte contre les institutions couple/famille/travail/patrie. Mais aussi, nous entamons notre propre remise en question, c'est-à-dire la lutte contre nous-mêmes avec notre passé, notre présent de mecs et d'opresseurs. La lutte contre la société patriarcale, contre l'exploitation de l'être par l'être (qui aboutit à deux « ne pas être ») doit passer par la remise en question des mecs quant à leur quotidien et leurs désirs. Si nous voulons parvenir à une société libérée, les mecs devront un jour ou l'autre se couper les couilles ou lutter dès aujourd'hui pour que celles-ci ne soient plus leur principale référence.

Le couple ne sera plus le couple morbide lorsqu'il naîtra à partir de deux individus s'étant chacun libéré dans une société libérée.

Article paradoxalement écrit par deux mecs.

Les deux signataires ne sont pas un couple d'auteurs, mais deux co-auteurs.

Où sont passées nos pantouffles ?

Pierrot - Daniel Ladovitch.

Le féminisme ou la mort !

ECOLOGIE-FEMINISME CENTRE
26, rue Lécluse, 75017 Paris

Nous tenons le coup et nous nous développons. Nos réunions se tiennent au centre un vendredi sur deux. Nous avons pris contact avec de nombreux groupes qui ont montré des réactions diverses. Les plus disposés à nous aider semblent jusqu'à présent « L'alliance Abraham-Isaac » (Liège), le PARTI FEMINISTE UNIFIE (Bruxelles) et le groupe de Diogène « Les anarchistes et l'Ecologie ». Krassowsky (« VIVRE ET SURVIVRE ») nous a également envoyé ses encouragements. Le journal « LIBERATION » a publié un extrait de notre manifeste le 3 février 1974.

Nos projets :
— Faire la tournée des groupes écologistes pour y exposer notre position et informer de notre combat.
— Participer le 24 mars au congrès écologiste de « VIVRE ET SURVIVRE ».

— Diffuser en Europe et en Amérique l'« APPEL DES FEMMES DU MOUVEMENT ECO-FEMINISTE », jusqu'à avoir obtenu assez de signatures de femmes déjà engagées dans des mouvements féministes sauvages, libéraux, réformistes pour pouvoir les publier dans la grande presse. Appel à la GREVE DE LA PRO-CREATION !

L'idée d'une grève de la procréation n'est pas celle d'un mouvement à la Lysistrata. Il ne s'agit pas d'engager les femmes à se refuser à pratiquer la sexualité de leur choix ; nous les croyons toutes assez adultes pour savoir choisir leur partenaire. Ceci posé, l'idée d'un refus personnel de vivre sa sexualité avec un homme qui n'aurait pas pris conscience de sa responsabilité écologique, par exemple un industriel pollueur ou un travailleur de centrale nucléaire, cette idée-là est fort bien venue. Nous ne l'inscrivons pas dans notre appel et en laissons le choix de la réflexion à nos signataires.

Nous ajoutons que nous déclarons notre chaleureuse « fraternité » (car ceci ne concerne pas que les femmes) à tous ceux et à toutes celles qui ont choisi un type de vie excluant la procréation si c'est en toute liberté et non sous la pression d'une morale frustrante et punitive : à savoir toute la gamme des non-procréateurs qui va de la vie monastique à l'homosexualité exclusive.

Nous accusera-t-on, nous qui cherchons à atteindre la masse des femmes, de penchant insolite à la « marginalité » ? Nous répondrons comme Cavanna que dans un monde qui repousse dans la marge les désirs réels de la majorité, la meilleure façon de rejoindre celle-ci est de se trouver marginal.

Ce projet d'une grève de la procréation pour faire fléchir la balance démographique — si peu que ce soit — et conscientiser les femmes de nos pays à la consommation de leur solidarité avec celles du Tiers-Monde par-dessus les règlements de compte entre mecs-maitres et mecs-esclaves peut passer pour ambitieux et utopique ? Nous le croyons ambitieux, mais **nullement utopique**. Et avant même que notre texte soit imprimé, nous avons déjà la promesse d'une foule de signatures de féministes à l'étranger.

Demandez, lisez notre Appel. Diffusez-le. Envoyez-nous vos réflexions et suggestions.

GUERRE AU SYSTEME PATRIARCAL ET A LA SUR-POPULATION !

APPEL DES FEMMES DU MOUVEMENT ECO-FEMINISTE

ATTENDU que le plus grand péril qui menace dans un avenir très proche notre planète et notre espèce présente un double aspect : surpopulation et destruction des ressources, à savoir la catastrophe écologique ;

(Attendu que ce péril se présente davantage comme destruction des ressources dans les pays capitalistes, les pays socialistes ne s'en dirigeant pas moins vers le même abîme dans leur course au développement industriel) ;

ATTENDU que ce monde de surconsommation ressent plus profondément le mal de la concentration urbaine et de la destruction de l'environnement, et le monde sous-développé du Tiers-Monde le mal de la surpopulation, mais que tous deux sont, à titres divers, sous le coup de la même catastrophe de démographie inflationnelle et de mort de la terre ;

ATTENDU que l'un s'apprête à succomber de pléthore et d'asphyxie, et que l'autre qui végète dans la carence n'envisage pas d'autre route que celle qui, par expansion industrielle, a fait du camp capitaliste ce moribond ;

ATTENDU que ces diverses observations révèlent une société malade et démentielle qui, même dans ses efforts révolutionnaires, ne fait que changer de régime politique et ne remet JAMAIS en question les structures mentales profondes : morale du travail, appropriation, expansion industrielle meurtrière et surtout HIERARCHIE DES SEXES et prédominance de l'homme sur la femme basée sur le système patriarcal et la cellule familiale ;

ATTENDU que la Chine, qui a été le plus loin dans un effort sincèrement contestataire et anti-sexiste, ne

l'a fait qu'au prix d'un absolu mépris des réalités sexuelles aboutissant à castrer l'individu, et emprunte la même voie d'industrialisation qui reconduit l'erreur universelle de la société ;

ATTENDU que ce monde capitaliste a dévoilé par ailleurs la monstruosité de son hypocrisie en proclamant la campagne anti-nataliste... au TIERS-MONDE tout en nous contestant, rognant, refusant ou « légalisant » notre droit à la contraception et à l'avortement, dans sa terreur de nous voir contrôler notre condition féminine subordonnée, manipulée et humiliée ;

ATTENDU que cette menace écologique et démographique — sept milliards en l'an 2000 ! — non seulement est le fait de la société mâle, capitaliste ou socialiste, mais que son double aspect est l'aboutissement DIRECT des deux appropriations masculines qui, dans l'antiquité, fonda le patriarcat :

— appropriation de la fertilité (terre arrachée aux femmes),
— appropriation de la fécondité (découverte de la paternité),

entraînant tout naturellement à surexploiter et surpeupler la terre sans la moindre considération de la terre ni des femmes ;

NOUS, FEMMES DU MOUVEMENT ECOLOGIE-FEMINISME, NOUS DECLARONS :

A) Notre résolution de prendre en main, avec le contrôle de notre destin personnel, celui de la démographie, en solidarité avec nos sœurs du Tiers-Monde, et notre volonté de traquer et combattre à tous les niveaux, en famille, dans la profession, à l'école, dans la rue, etc., le système patriarcal universel qui cimente par notre oppression TOUTES LES AUTRES ;

B) Notre résolution particulière de combattre par tous les moyens l'édification insensée des centrales nucléaires que l'on prétend destinées à remplacer certaines énergies, en réalité pour l'industrie de guerre et le profit ;

C) Notre DECISION (à titre de premier avertissement) de proclamer et d'organiser une grève de la maternité d'UN AN pour celles de nos signataires (c'est la majorité) qui sont en condition de procréer ; d'entraîner chacune le plus grand nombre de femmes de nos divers pays à nous imiter ;

Et ce n'est qu'un début. Nous irons jusqu'à l'éveil massif des consciences féminines, les premières concernées par la catastrophe démographique qui recoupe le mépris de notre condition, et par la destruction des biens de la VIE dont nous sommes les détentrices.

Notre espèce n'a d'avenir qu'au prix du triomphe de notre liberté et de nos valeurs méprisées par la civilisation mâle ; par le stoppage de la démographie, la limitation du travail « producteur » d'inutilités, le reboisement maximal, la destruction des centrales nucléaires et de toute industrie de guerre, et surtout L'ABOLITION TOTALE ET IRREVERSIBLE DU SEXISME ET DU PATRIARCAT.

MOUVEMENT ECOLOGIE-FEMINISME.

L'IMPASSE

Allal t'as pris mon arme,
ce n'est pas moi mon frère,
Allal rends-moi mon arme
ou bien fais ta prière.

Quand le coup est parti
Allal t'es bien tombé
devant mes frères transis
j'ai dû te relever.

J'étais dans ce quartier
pas très loin de Pantin
je mangeais la pâtée
avec des Algériens.

Un soir de désespoir
j'avais dû boire beaucoup
pour saouler ma mémoire
j'avais tiré six coups.

Quand mon arme fut vide
je la posai par terre
et dans ma tête à vide
je regardais mes frères.

Quand soudain derrière moi
une ombre fugitive
il n'y avait que toi
sur la gauche à ma rive.

Le doute était tangeant
mais, y'avait pas de doute
tu es revenu tremblant
sachant ce qu'il en coûte.

Je t'ai rendu la même
c'était à toi de payer
quand je faisais carême
t'as bien failli me tuer.

Tu en as pour tes sous
quand on prétend mordant
savoir faire des coups
et lâche en attendant.

MINI MAX.

Lecteurs enregistreurs

Le désir de « Marge » est d'instaurer un échange entre tous les dispersés, de fournir un moyen d'expression à tous ceux, organisés ou non, que le monopole de la bourgeoisie et de la bureaucratie sur la presse condamne à un silence total, de devenir un moyen de communication entre tous les individus et groupes Marge dispersés sociologiquement ou géographiquement.

Pour accomplir ces fonctions, un journal mensuel peut paraître bien modeste, mais s'il rencontre, comme nous l'espérons, un écho favorable, il pourra s'enrichir, devenir plus fréquent, voire journalier.

Mais tout ceci dépend avant tout de ses lecteurs. Que peuvent-ils faire ?

Ils peuvent devenir lecteurs abonnés, lecteurs discuteurs, lecteurs rédacteurs, lecteurs enregistreurs, lecteurs accusateurs, lecteurs distributeurs, lecteurs diffuseurs, lecteurs abonnés, ah ! quel bonheur, lecteurs incitateurs de lecteurs, abonnés, discuteurs rédacteurs, diffuseurs, j'en passe et des meilleurs.

Lecteurs agitateurs surmultiplicateurs de contact, créateurs de journaux « Marge » (tous nos textes sont à votre entière disposition), de groupes Marge, nous sommes déjà 10 000, soyons 100 000 le mois prochain. Unissez-vous pour faire des Marginaux !

Aidez-nous dans cet effort.

Envoyez des textes, discussions, débats.

Envoyez de l'argent, chèques, mandats.

Envoyez des copains (ines), camarades, ami(e)s.

Envoyez-vous vous mêmes.

A la LIBRAIRIE MARGE,

371, rue des Pyrénées, 75020 Paris.

P.-S. — On a besoin de bandes dessinées et de dessinateurs.

MARGE.

UTOPIPI

La qualification d'utopie est un rejet de la compréhension d'arguments et de solutions proposées ; c'est l'incapacité de concevoir les modalités imaginatives, positives, concluantes d'autrui. L'imagination est puisée dans les richesses de la nature réelle, elle n'est que le produit de la réalité. De la conception imaginative à la réalisation, il n'y a que l'application de techniques d'exécution. L'utopie, c'est la conclusion logique de l'analyse des situations présentes.

Juger utopique, c'est refuser d'engager l'expérience. Celui qui se sert du terme utopique, c'est celui qui se raccroche à l'apparence de certitude des expériences du passé, incapable qu'il est d'analyser les situations actuelles et moins capable encore d'anticiper.

Juger utopique, c'est inconsciemment s'astreindre à un conditionnement, une structure, un discours, un cadre ; cette inconscience astreignante n'est autre que le refus du plus petit effort d'émancipation, de compréhension, de réflexion.

« Utopie, utopie, utopie »... éternel rejet par le conservatisme social.

« Utopie, utopie »... caractéristique d'une critique réactionnaire, réactionnelle à une impuissance conceptuelle.

« Utopie »... discours, réalité les plus refusés.

« Utopie »... non-reconnaissance, refus de l'autre en tant qu'« être » libre-pensant.

La reconnaissance de la différence, c'est l'utopie.

La liberté du choix, c'est l'utopie.

L'imagination créative, c'est l'utopie.

Le projet qui se réalise, c'est l'utopie.

La création, c'est l'utopie.

L'utopie, c'est la solution que l'on donne au problème de la transformation permanente des choses.

Les utopies d'avant-hier se sont réalisées hier.

Les utopies d'hier se sont réalisées aujourd'hui.

Les utopies d'aujourd'hui se réalisent déjà.

L'insulte « utopiste », c'est l'absence de la Liberté.

L'insulte « utopiste », c'est l'ignorance de l'Egalité.

L'insulte « utopiste », c'est le refus de la Fraternité.

LES UTOPISTES DISTINGUES.

CORRECTIF A MARGE N° 1

Dans l'article : MARGINATION-MARGINALISATION, page 3 :

— A la place de la très vilaine phrase :
« La révolte doit engendrer spontanément la dérévolution... »

— Lire la très jolie phrase suivante :
« La révolte doit engendrer spontanément la révolution au niveau de chacun, le noyautage de la révolte n'engendre que la dérévolution : le système en place sera peut-être subverti, mais le système mis à la place devra être à son tour subverti ; alors merde au noyautage : nous, on veut sucer la pulpe, les noyaux on les crache... »
Correctif MARGE.

PORTUGAL : des déserteurs et des réfractaires prennent la parole

Texte réalisé par un groupe informel de camarades déserteurs ou insoumis portugais. Ils se sont réunis pour manifester leur opposition aux positions du PC et du PS qui réclament la rentrée dans l'armée, et des maos qui demandent l'intégration dans l'armée pour ensuite désertir avant le départ en Afrique. Ce texte sera distribué au Portugal mais nous souhaitons également le faire connaître généralement car il s'oppose à une situation qui n'est pas strictement portugaise.

TRAVAILLEURS, SOLDATS ET MARINS,

POUR QUE NOS POSITIONS SOIENT BIEN CLAIRES ET POUR QU'AINSI NOUS NOUS DISSOCIONS DE CE QUI SEMBLE SE GÉNÉRALISER :

Nous, déserteurs et réfractaires des Forces Armées de l'Etat portugais, travailleurs salariés, nous affirmons ce qui suit comme étant notre conviction :

— Notre désertion et refus d'incorporation ont un contenu essentiellement **anti-capitaliste**. La conséquence de cet acte, qui dans certains cas nous a même transformés en travailleurs, nous a amenés à dépasser notre cas individuel : le refus des Forces Armées pour arriver à une critique de la société telle qu'elle est organisée : sur l'exploitation du travail salarié.

— Vivant parasitairement de l'exploitation des classes travailleuses, l'armée est, en toutes les sociétés sans exception, une machine « trituratrice » d'hommes et a comme fonction le maintien de l'ordre social existant et la défense de la classe dirigeante de chaque pays et de ses intérêts nationaux dans la confrontation avec ceux des classes dirigeantes des autres pays. L'armée est l'institution où les jeunes ouvriers souffrent de la première domination organisée et implacable de la classe dirigeante. Ceci est aussi vrai dans les pays de capitalisme (ou socialisme) d'état : URSS, Chine, Cuba, Nord-Vietnam, Albanie, etc.

— Dans le monde actuel, divisé en deux blocs capitalistes (occidental et d'état) apparemment antagoniques, aucun pays ne peut se développer indépendamment mais seulement sous le contrôle d'un de ces blocs. Tout le développement implique ainsi l'organisation de la société en classes, basée sur le travail salarié d'une majorité de la population au profit d'une minorité. Dans ce sens, l'indépendance Nationale **ne constitue pas** une étape progressiste pour l'émancipation des travailleurs mais seulement la continuation de leur exploitation sous une forme plus profitable pour le capital. D'ores et déjà, l'organisation des Mouvements nationalistes est tributaire de ces limites et se repose sur les vieux schémas de division sociale du travail, de pouvoir et de décision. Les Forces Armées de ces mouvements **sont aussi** oppressives que les portugaises, vivant en grande partie de l'expropriation de la misérable production agricole des paysans locaux et de « l'aide » des pays de capitalisme d'état, lequel n'est que la cristallisation de l'exploitation des travailleurs de ces pays. Du point de vue des classes travailleuses, les ressemblances entre les deux sont plus grandes que les différences.

— Dans les colonies portugaises, les organisations nationalistes expriment le projet d'une petite et moyenne bourgeoisie locale qui aspire à l'indépendance nationale comme cadre politique et social de sa domination économique. Après l'indépendance, la tâche de ces organisations est celle de gérer et de développer l'accumulation de l'exploitation avec « l'aide » d'un des deux blocs capitalistes mondiaux. La possibilité plus ou

moins proche d'un « transfert de pouvoir » des mains des colonialistes à celles des organisations nationalistes fait, dès maintenant, apparaître des luttes intestines au sein de ces organisations, jetant dans la confusion tous ceux qui voyaient en elles « l'intransigeance révolutionnaire ».

— Dans cette situation-là, la révolte des populations rurales contre la misère progressive et la destruction des conditions de production traditionnelles, tout comme celle des travailleurs surexploités des zones urbaines, **ne peuvent être résolues** avec une Indépendance. Les organisations nationalistes, une fois au pouvoir, n'auront à offrir que l'appel (auquel suivra la répression) à des « sacrifices » pour la construction de la patrie bien-aimée ! Que de similitudes avec la tactique de la gauche portugaise au pouvoir !

— Cela ne signifie pas que **l'esprit de révolte contre les colonialistes** (blancs, mais aussi dans certaines circonstances métis ou créoles ou asiatiques) de larges couches des peuples africains de ces territoires ne soit pas digne de notre plus grand respect. Cet esprit-là, les mouvements nationalistes peuvent plus ou moins bien l'exprimer dans la lutte contre la domination portugaise. Et, de toutes façons, des expressions de révolte radicale — comme celle de mars 1961 au nord de l'Angola avec son extrême violence — ont eu le sens de la reconquête d'une dignité essentielle écrasée brutalement par une oppression et une exploitation séculaire.

Dans la logique de tout ça, nous, déserteurs et réfractaires, disons :

— **Nous refusons tout ou quelconque incorporation ou ré-incorporation.** Nous considérons illusoire l'attitude qui consiste à penser qu'il est possible d'aller aujourd'hui aux Forces Armées pour les miner. La machine militaire écrasera toutes les tentatives en ce sens. Elle acceptera seulement l'intégration au projet réformiste du mouvement des Forces Armées. C'était dans cette perspective que notre « crime a été pardonné » : pour que nous puissions aller « aider à la reconstruction nationale ». **Nous refusons une telle « aide »**, laquelle n'est que l'acceptation de la société telle qu'elle est. Nous répondons : « Nous n'avons pas de devoir envers une société qui ne nous donne pas d'autre droit sinon celui de l'accepter comme elle est. » En tant que travailleurs, cela a été notre position dans les pays où nous nous sommes exilés ; elle sera la même au Portugal. Etant obligés de nous vendre pour vivre, nous n'avons aucune raison de donner une préférence à un patron plutôt qu'à un autre, tant pour la couleur de son drapeau que pour la langue qu'il parle.

— **Nous refusons d'être complices de la colonisation, nous refusons maintenant d'être complices de la décolonisation**, sous n'importe quelle forme : service civil, coopération dans les colonies après l'indépendance, etc. Dans ce sens, nous disons à tous ceux qui se trouvent dans les Forces Armées, dans les colonies, et qui demandent plus ou moins ouvertement que « ce soit maintenant les déserteurs et réfractaires qui viennent ici se battre à leur tour », qu'une telle attitude sadique révèle **qu'ils reconnaissent**, en ayant accepté la guerre, avoir été utilisés par le système. En ce qui nous concerne, nous continuerons d'assumer notre position.

— Nous refusons le service militaire tel qu'il sera réorganisé après la fin de la guerre, en une armée de guerre civile, orientée vers la répression de la classe ouvrière et le maintien de l'ordre social intervenant dans les grèves et conditionnant les jeunes ouvriers à se soumettre à la hiérarchie, aux structures du

pouvoir et à la discipline aveugle et avilissante.

— La fonction **naturellement répressive** de l'armée a déjà commencé à se révéler ouvertement : contre les prisonniers du Limoeiro (une des prisons de Lisbonne), les grévistes des postes et de l'usine Soponata.

— **Nous n'appuyons pas et nous sommes solidaires d'aucune organisation nationaliste** qui se dit représentante des peuples opprimés dont l'exploitation continuera après l'indépendance sous une nouvelle domination de classe. D'ores et déjà, notre sympathie va vers les révoltés des prisons de Luanda et de Lourenço Marques, vers les grévistes du port de Lourenço Marques et d'autres régions urbaines.

Dans l'immédiat, nous affirmons notre solidarité :

— A tous actes de subversion réelle contre la machine militaire au Portugal, qui vont au-delà du simple appui au nouveau gouvernement. C'est le cas de l'agitation dans les casernes, du refus des honneurs militaires, et autres formes de discipline, du refus collectif des marins du bateau « PERO ESCOBAR » (dans le port militaire de Lisbonne) à prendre la mer, et de la décision de certaines garnisons de la Guinée d'abandonner leurs postes, etc. Seuls de tels actes peuvent mener à la fin immédiate de la guerre et à une convergence avec les classes travailleuses en lutte, rendant impossible l'utilisation des Forces Armées contre le mouvement de classe.

— A toutes les actions qui visent l'insoumission totale, le droit de refus de participer aux Forces Armées au Portugal, comme dans d'autres pays, où un tel mouvement se développe.

— A toutes les actions visant la libération immédiate de tous les prisonniers de guerre, qu'ils soient dans les prisons portugaises ou dans celles du PAIGC, FRELIMO, etc.

— A toutes les actions visant la création du droit de discussion politique réelle et d'organisations à la base des soldats et des marins, dans toutes les Forces Armées du monde, au Portugal comme en Russie, en France comme en Chine, dans celles du MPLA comme celles du FRELIMO. Nous sommes donc solidaires des tentatives faites par les éléments plus radicaux du Mouvement des Forces Armées, comme nous le sommes des marins français prisonniers à Toulon à cause de leur action dans ce sens.

Que tous ces actes soient partie intégrante de la lutte des travailleurs du monde pour leur émancipation totale, par l'abolition des Etats et des nations et de l'exploitation du salariat. Qu'une nouvelle société soit construite par l'action autonome des producteurs sur les ruines de la vieille où l'administration des hommes, considérés comme des objets, soit remplacée par l'administration des objets par les hommes, enfin maîtres de leur vie et de leurs actes. Simples déserteurs des forces armées, nous sommes aujourd'hui **DESERTEURS D'UN ORDRE SOCIAL** contre lequel nous luttons quotidiennement. Tout le reste demeure au-delà de notre acte initial et de ses conséquences.

Juin 1974 - « Collectif Déserteurs de l'Ordre Social Régnaant ».

LA MARGE EST TROP BELLE

Il paraît que ce journal est un joli faire-part sur du beau papier. En effet, MARGE a été tiré sur du papier beau, dur et glacé. Nous rappelons à notre aimable clientèle que MARGE est strictement réservé à l'usage interne.

G EM (Groupe Esthète Marge).